

Faucon-Blanc. Madame de Langeac avait un coup d'œil d'aigle auquel rien n'échappait. Elle remarqua l'émotion involontaire de la marquise d'Hérouville et trouva dans ce trouble matière à conjectures.

—Ma chère enfant, demanda-t-elle curieusement, est-ce que vous connaissez le vicomte ?

—Non, madame la marquise... répondit la jeune femme sans hésiter, et elle disait vrai.

—D'accord... mais il est au moins vraisemblable que vous avez entendu parler de lui...

—Je crois me souvenir qu'en effet son nom a été prononcé devant moi.

—Tout dernièrement ?

—Non, madame la marquise... il y a de cela plusieurs années.

—A Paris ?...

—Non... hors de France... j'ignore d'ailleurs s'il était question du même gentilhomme... Peut-être s'agissait-il d'un des parents.

—Le vicomte n'a pas de parents ; il est le dernier de sa race, répliqua la marquise, et je vous le donne pour l'un des personnages les plus extraordinaires que la terre ait jamais portés.

—Ah !... murmura Pauline.

—Oui... reprit madame de Langeac, le monde, en un siècle entier, ne produit pas deux hommes de caractère ! Je n'aime guère la solitude, je l'avoue, et l'ennui me paraît particulièrement redoutable entre toutes les misères humaines. Pour le combattre quand je suis seule (et cela ne m'arrive, hélas ! que trop souvent le matin), je recours à des moyens héroïques et je n'en ai pas trouvé de meilleur que la lecture des romans... Marmontel, le chevalier de Laclous, Crébillon fils, Louvet du Couvray me font tant de bien que mal passer une heure ou deux, et j'ai même parfois la faiblesse de prendre quelque plaisir aux imaginaires aventures de tous ces personnages qui n'ont jamais vécu...

Madame de Langeac s'interrompit.

—Mais, quel rapport ? demanda Pauline.

—Un peu de patience, ma chère enfant, reprit la marquise, nous y voilà, j'en veux arriver à conclure que jamais les folliculaires et les écrivains les mieux pourvus d'imagination n'ont rien inventé de pareil aux surprenantes aventures du vicomte de Cavaroc qui vient de se faire annoncer chez moi.

Madame d'Hérouville fit un geste de surprise.

—Cette affirmation vous semble audacieuse, continua la marquise en souriant, et néanmoins je soutiens qu'elle est entièrement conforme à la vérité... La vie de M. de Cavaroc est un roman comme n'en écrivent pas les auteurs. Nous avons passé, lui et moi, une longue soirée en tête-à-tête, il y de cela cinq ou six jours, sans crainte du qu'en dira-t-on ! J'ai de sa propre bouche, entendu son odyssee ; il raconte à merveille, et me voici prête, pour peu que cela vous soit agréable, à répéter pour vous, en l'abrégéant toutefois, cet étonnant récit... Êtes-vous curieuse ma belle marquise ?

—Je suis fille d'Eve, répondit Pauline, et d'ailleurs, lorsque c'est vous qui racontez, madame, qui ne serait heureuse d'entendre ?

En réalité, la marquise d'Hérouville désirait vivement savoir si le vicomte de Cavaroc admis chez madame de Langeac, était bien le même homme dont Roland de Lascars avait été l'ami. Or, elle espérait que quelque lumière, jaillissant des paroles de la vieille dame, viendrait l'éclairer à ce sujet, et rien ne paraissait en effet plus vraisemblable. La marquise continua :

—Il faut vous dire, ma chère enfant, que M. de Cavaroc appartient à une très-antique et très-illustre famille de ma province, car il est mon compatriote, et que ses domaines et son vieux château, lorsqu'il les possédait encore, ne se trouvaient guère qu'à une dizaine de lieues de mes terres patrimoniales. Les Cavaroc ont été très riches autrefois, mais depuis deux ou trois générations ils sont à peu près ruinés... Le vicomte, dernier du nom, ne put supporter ni la pauvreté, ni l'obscurité... il lui fallait une grande existence, il avait besoin, comme les aigles, de regarder le soleil en face... Il vendit, pour quelques milliers de livres, les débris de ses domaines dispersés et les ruines de son manoir, ensuite, lésés d'un peu d'or, et croyant avec la naïveté de la jeunesse qu'un gentilhomme de son nom n'avait qu'à se

produire pour faire fortune, il vint à Paris où son argent et ses illusions se dissipèrent avec une égale promptitude.

.....
Jusqu'ici, nos lecteurs le voient, le récit de la marquise était de tout point conforme à la narration que le véritable Cavaroc avait fait jadis au baron de Lascars.

La fiction allait commencer.

—A la place du vicomte, poursuivit madame de Langeac, combien de gentilshommes, se voyant sans ressources pour le présent et sans espérance pour l'avenir, auraient perdu la tête, et, sans souci de leur honneur, se seraient jetés dans une vie d'expédients ? M. de Cavaroc n'en fit rien. C'est une nature énergique, une âme du métal le plus pur et le mieux trempé. Il quitta la France, et comme il avait appris que, dans je ne sais plus quel pays du fond de l'Asie ou des Indes, deux sultans guerroyaient l'un contre l'autre, il s'embarqua résolument pour ces lointaines régions, et après une longue traversée, fertile en dangers de toutes sortes, il fit à l'un des deux sultans l'offre de son épée et son mérite, offre qui fut acceptée comme elle méritait de l'être... Il me serait impossible, ma chère enfant, à moins de vous garder auprès de moi pendant tout le reste de la nuit, ce que mes invités ne me pardonneraient point, il me serait impossible, dis-je, de vous raconter en détail les merveilleuses aventures du vicomte dans cet Orient quasi fantastique dont nous n'avons pas la moindre idée... Les contes des fées et des génies sont pâles auprès de tels récits... M. de Cavaroc a joué là-bas les rôles énoûis des chevaliers de la Table-Ronde dans les romans qui retracent les hauts faits d'*Amadis des Gaules* et de *Roland le Fureux*... il a combattu non-seulement des hommes, mais des monstres !... il a lutté contre des armées qui précédaient des troupes d'éléphants, de panthères et de léopards ! il connut l'amour des sultanes dans les mystérieuses profondeurs des harems les mieux défendus... il a conquis sur les champs de batailles, à la pointe de son épée victorieuse, le titre de généralissime, il a reçu pour sa récompense des titres, des honneurs, des monceaux d'or et de pierres précieuses. Le sultan, dont il avait soutenu et fait triompher la cause, voulait l'attacher indissolublement à sa personne, le nommer son premier ministre, lui donner sa fille en mariage, et même le déclarer l'héritier de son trône, mais le vicomte refusa tout cela... Son cœur n'oubliait point la patrie absente qu'il préférait aux prestigieuses délices de l'Orient... il abandonna sans un regret l'éblouissante destinée qui s'offrait à lui et il reprit le chemin de la France avec l'immense richesse glorieusement gagnée. Voici maintenant quels sont les projets de M. de Cavaroc... il se propose de racheter les terres qui constituaient jadis les domaines de ses ancêtres, de reconstruire avec une splendeur incomparable le château seigneurial, d'épouser ensuite quelque charmante fille de grande maison, de faire souche de Cavaroc et de rendre son éclat du temps passé à l'illustre race un instant déchue !... le vicomte est jeune encore, d'une taille majestueuse et d'une beauté remarquable, quoique un peu étrange... son visage aux traits bronzés, ses yeux étincelants, annoncent une âme de feu !... il adorera sa femme, j'en réponds, et ma vieille expérience me permet d'affirmer qu'il la rendra parfaitement heureuse ! Voilà ce que j'avais à vous raconter, ma belle marquise... ne trouvez-vous pas comme moi noble, touchante et merveilleuse l'existence de ce gentilhomme qui, possédant déjà la puissance, et pouvant aspirer au sce tre, dédaigne ce que tant d'autres envient, et se contente du bonheur ?

—Certes, madame la marquise, répondit Pauline, rien n'est plus admirable, en effet ;... mais êtes-vous parfaitement certaine que tous les faits racontés par M. de Cavaroc soient exacts ?

—Auriez-vous quelque raison pour douter de leur exactitude ?

—Aucune autre que le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin* !... La véracité des voyageurs est un peu suspecte, vous le savez, madame la marquise.

—Sans doute, sans doute, ma chère enfant... répondit vivement la vieille dame, en thèse générale vous avez raison, mais l'exception confirme la règle, et M. de Cavaroc est l'exception.

Non-seulement je crois à sa parole, mais encore j'affirme volontiers qu'au lieu d'exagérer ses mérites, il les amoindrit, car sa modestie est complète et lui fait regarder comme très naturelles les plus belles actions du monde.

Madame de Langeac aurait pu continuer longtemps sur ce ton, mais l'entretien fut interrompu par l'arrivée de Mathilde d'Hérouville que son danseur, M. de Rieux, ramenait auprès de Pauline. La jeune fille, animée par le plaisir du bal, était, cette nuit là, plus jolie encore que de coutume, les plus fraîches couleurs animaient son teint de lis et la joie éclatait dans ses regards.

—Ah ! mignonne, que vous êtes charmante ! s'écria la vieille marquise en embrassant Mathilde sur le front ; si j'étais un beau jeune homme, de grande fortune, savez-vous ce que je désirerais le plus au monde ?

—Quoi donc, madame la marquise ? demanda mademoiselle d'Hérouville en baissant les yeux.

—Ce serait, mignonne, de vous faire quitter votre nom, et de vous donner le mien en échange.

Mathilde devint très rouge et ne répondit pas. Le comte de Rieux soupira, et l'expression de son visage indiqua clairement qu'il partageait de la manière la plus absolue l'opinion de madame de Langeac.

La marquise de Langeac se pencha vers Pauline, et lui dit tout bas avec un sourire :

—Voyez donc, ma chère enfant, l'émotion du comte de Rieux. Ses yeux brillent comme des diamants noirs quand ils se fixent sur votre charmante Mathilde. N'y aurait-il pas sous roche quelque projet de mariage entre ces deux beaux jeunes gens ?

Cette question, faite à l'improviste avec une familiarité toute maternelle, embarrassa quelque peu Pauline, qui ne voulait ni mentir ni s'avancer trop.

—M. d'Hérouville pourrait seul vous répondre, madame la marquise, murmura-t-elle ; il s'agit de sa sœur.

—Je m'adresserai donc à lui-même, reprit la vieille dame, et si la pensée de cette union bien assortie ne s'est point encore présentée à son esprit, je tâcherai de la faire naître... Mais qu'avez-vous, chère marquise, ajouta madame de Langeac d'un air alarmé, vous changez de visage ! vous voilà toute pâle et vous semblez vous soutenir à peine !

Les brillantes couleurs du visage de Pauline venaient en effet de disparaître tout à coup. Ses joues et ses lèvres s'étaient décolorées, ses mains tremblaient, son corps chancelait, ses yeux agrandis exprimaient la surprise et l'épouvante.

—Au nom du ciel, continua madame de Langeac, dites-moi bien vite ce que vous avez. Il faut faire quelque chose, respirer des sels. Tenez, voici mon flacon, il ranimerait un mourant.

La jeune femme lutta contre elle-même avec un courage héroïque, et balbutia :

—Vous êtes mille fois bonne, madame la marquise, mais de grâce, ne vous inquiétez pas d'un malaise passager. Ce n'est rien, je vais déjà mieux.

—Bien vrai ?

—Je vous l'affirme...

—Cependant vous êtes pâle encore.

—La souffrance a été vive, mais voici qu'elle se dissipe tout à fait.

—Êtes-vous donc sujette à ces crises, ma chère enfant ?

—En aucune façon. Celle-ci est la première... Jamais rien de pareil ne m'était arrivé.

—Quelle peut en être la cause ?

—Je l'ignore.

—Le bruit et la chaleur, sans doute, continua la marquise. Voulez-vous quitter ce salon et venir vous reposer un peu dans mon appartement particulier ?

—Je vous rends mille grâces, mais c'est inutile, ma souffrance est presque passée.

—S'il en est ainsi, un verre de boisson glacée vous remettra complètement.

Madame de Langeac appela du geste un des valets qui faisaient circuler des plateaux chargés de rafraîchissements, et Pauline but quelques gorgées d'un sirop d'oranges frappé de glace. La marquise d'Hérouville, nos lecteurs l'ont deviné déjà, venait de déguiser la vérité en affirmant à madame de Langeac que cette crise soudaine et inexplicable n'avait point de cause appréciable.